

Simon Langlois, Jean Paul Baillargeon, Gary Caldwell, Guy Fréchet, Madeleine Gauthier et Jean Pierre Simard, *La société québécoise en tendances, 1960-1990*, Québec, IQRC, 1990, 667 pages

Pierre Doray

Number 17, Fall 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1002156ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1002156ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie - Université du Québec à Montréal

ISSN

0831-1048 (print)

1923-5771 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Doray, P. (1991). Review of [Simon Langlois, Jean Paul Baillargeon, Gary Caldwell, Guy Fréchet, Madeleine Gauthier et Jean Pierre Simard, *La société québécoise en tendances, 1960-1990*, Québec, IQRC, 1990, 667 pages]. *Cahiers de recherche sociologique*, (17), 230–232. <https://doi.org/10.7202/1002156ar>

Les intérêts tant économiques que professionnels qui sont en jeu autour de la folie se traduisent dans des attitudes et des comportements à l'endroit des malades mentaux. Dorvil démontre bien l'influence et le pouvoir de l'hôpital à moduler les rapports entre la population et les psychiatrisés et, de ce fait, à pouvoir imposer ses représentations de la maladie mentale.

Par ailleurs, l'auteur nous décrit, de façon détaillée, les conditions particulières de cette communauté dans ses rapports à la folie. La proximité de l'institution et la plus grande visibilité des psychiatrisés permettent à la population d'avoir des contacts plus fréquents avec les malades mentaux, soit parce que certains d'entre eux vivent dans la communauté, soit parce qu'une partie de la population travaille à l'hôpital. Ces conditions, tant de fois souhaitées et presque idéalisées, Dorvil les soumet à la critique. Il circonscrit plus précisément l'effet de ces contacts répétés entre les gens dits "normaux" et les malades mentaux. Il reconnaît que si ces contacts atténuent effectivement la peur et déssaisissent en partie le malade de son caractère de dangerosité, il ne soustrait pas pour autant celui-ci à certaines formes de rejet. Par ces mesures et ces conditions, Dorvil nous montre bien que c'est la tolérance à la maladie mentale et aux malades qui est accrue; la différence, elle persiste entre les gens dits "normaux" et les psychiatrisés.

Cette recherche conduit inévitablement à remettre en cause l'idée de réinsertion sociale des malades mentaux par rapport à une certaine "immunité sociale" de la communauté. On peut se demander dans quelle mesure une communauté peut le faire quand on constate à quel point l'"immunité sociale" à la folie est solide et profonde dans les attitudes et les représentations.

Monique IMBLEAU
Département de sociologie
Université du Québec à Montréal

Simon Langlois, Jean Paul Baillargeon, Gary Caldwell, Guy Fréchet, Madeleine Gauthier et Jean Pierre Simard, *La société québécoise en tendances, 1960-1990*, Québec, IQRC, 1990, 667 pages.

Cet ouvrage cherche à dégager, de façon empirique, les grandes directions et les grandes tendances du changement social et culturel que le Québec a connu au cours des 30 dernières années (1960-1990). L'approche est inductive, puisant ses matériaux dans une multitude de sources d'information privées et publiques. Ce choix méthodologique s'explique en partie par l'inscription de ce travail dans une vaste recherche comparative menée par le Groupe international d'analyse du changement social dans les sociétés industrielles, connu informellement sous le nom de Club de Québec. Les États-Unis, la France et l'Allemagne ont publié ou se proposent de publier des ouvrages similaires.

Il n'est pas possible de rendre compte en détail de celui-ci, qui aborde 17 thèmes (contexte, groupe d'âge, relations sociales, État et institutions de services, ressources des ménages, représentations sociales, etc.), eux-mêmes découpés en trois, quatre ou cinq tendances. Au total, 78 tendances sont répertoriées. Certaines tiennent compte des préoccupations traditionnelles de la sociologie (par exemple, travail ou éducation), d'autres soulignent un intérêt pour des aspects nouveaux (technologie de la reproduction ou psychotropes...). Devant le nombre et la diversité des tendances, il vout mieux s'en tenir à l'arrière-plan théorique.

L'analyse repose sur le concept de tendance, défini comme un vecteur de changement, "dégagé ou construit à partir d'un diagnostic posé sur le sens de l'évolution d'une dimension sociale qui peut être étroite ou délimitée: baisse de la natalité, par exemple, ou est, au contraire, plus large et aux contours moins précis comme la mobilité accrue de la vie quotidienne" (p. 15). Une tendance décrit l'évolution d'une dimension particulière de la vie sociale ou de ses segments. Le diagnostic posé sur une dimension du changement social sur l'analyse d'un ou de plusieurs indicateurs. Les séries statistiques constituent la principale source d'indicateurs. Quand de telles séries n'existent pas, les auteurs s'appuient sur des données comparables recueillies à au moins trois points dans le temps ou sur des analyses sociologiques portant sur un phénomène particulier. La diversité de ces sources explique en partie les différences dans l'élaboration même des tendances. C'est ainsi que plusieurs tendances sont directement centrées sur des informations statistiques (démographie, système scolaire, ect.) alors que d'autres s'appuient sur les propositions développées dans un champ particulier de la sociologie (qualification, etc.). Par contre, les décisions politiques et les événements marquants ne peuvent constituer des indicateurs pertinents car il est impossible d'en extraire des lignes de force, une tendance.

Cette analyse ne doit pas être confondue avec d'autres projets qui lui ressemblent comme la formulation d'indicateurs sociaux. Il n'y a pas ici de visée normative. Ce travail est différent de tout projet en matière de prévision, de projection, de tendances lourdes et de faits porteurs d'avenir car le regard ne porte que sur le présent. Aucune visée prospectiviste n'y est présente.

L'analyse repose sur un deuxième principe de fond: l'induction, qui "caractérise une façon de travailler de bas vers le haut. Il s'agit de partir de lectures et d'interprétations effectuées sur des dimensions délimitées, de les regrouper et de les agréger selon diverses procédures, y compris celle de l'analyse structurelle des matrices pour en dégager une vue d'ensemble, pour cerner la configuration que prend la totalité (p. 19)". En optant pour cette démarche, les auteurs refusent de s'inscrire à l'intérieur d'une théorie qui fournirait la clé de tous les changements ou de dégager une tendance qui résumerait toutes les autres. Dans cette démarche de société post-industrielle, il n'y a donc pas de société de masse ou de post-modernisme qui "expliquerait" les grands changements sociaux. Les auteurs optent pour une conception du changement social où les différentes tendances sont inscrites dans un réseau complexe d'interrelations avec d'autres tendances.

Devant cet ouvrage, première étape qui recense les tendances et les décrit sans construire les liens et sans décrire leurs interrelations, le lecteur demeure sur sa faim pour deux raisons. D'une part, le lecteur non-spécialiste ne saisit pas toujours pourquoi on a retenu telle dimension ou telle tendance, le choix des indicateurs n'est pas toujours justifié. D'autre part, on ne débouche pas sur l'analyse comparée des tendances ou, pour reprendre l'expression des auteurs, on n'a pas encore commencé à construire la matrice des tendances.

Ces limites sont probablement le prix à payer pour la valeur heuristique de l'ouvrage: les auteurs fournissent aux enseignants et aux chercheurs un vaste inventaire de nombreuses dimensions de la vie sociale québécoise, des références sur plusieurs sujets ainsi que d'importantes informations quantitatives.

Pierre DORAY
 Département de sociologie
 Université du Québec à Montréal

Pierre Lévy, *Les technologies de l'intelligence. L'Avenir de la pensée à l'ère informatique*, Paris, La Découverte, coll. Sciences et société, 1990, 234 pages.

Philosophe et sociologue de formation, Pierre Lévy a été chercheur au CREA (Paris) où il a participé aux recherches sur l'histoire des théories de l'organisation et de la cybernétique. Ses réflexions sur la science, la technique et la société ont mûri au contact du groupe qui, sous la direction de Michel Serres (Latour, Stengers...), a publié en 1989 *Eléments d'histoire des sciences*. Pierre Lévy a commencé à travailler sur *Les Technologies de "l'intelligence"* alors qu'il était professeur invité au département des communications de l'UQAM. Il est maintenant professeur en sciences de l'éducation à Paris X, Nanterre.

Audacieux et brillant, son essai vise à identifier les "enjeux anthropologiques liés à l'usage croissant des ordinateurs". Il rappelle que si nombre de changements techniques dans les organisations se terminent par des échecs, "c'est qu'on n'a pas mesuré et pris en compte l'intelligence invisible portée par les anciennes techniques et les collectifs de travail qui s'étaient construits dessus (p. 166)".

Pour mieux en évaluer les *enjeux anthropologiques*, Pierre Lévy replace l'informatique dans l'ensemble des techniques d'enregistrement et de traitement des représentations, et se demande comment les technologies de l'information (langage, écriture, imprimerie, informatique de communication) ont contribué à construire et à transformer les vastes écosystèmes que sont les cultures humaines. Sa réponse articule des recherches d'anthropologie des sciences (les réseaux socio-techniques de Callon et Latour), d'anthropologie culturelle, de psychologie cognitive, des